

Polar

Gilles Del Pappas
Le pif
dans la truffière



Éditions du Caïman

Gilles Del Pappas

Le pif
Dans la truffière

Collection Polars en France N°34

Éditions du Caïman

Les premières arnaques qu'il avait mises au point, en ce qui concernait les truffes, avaient été artisanales. Il avait choisi ce produit car il s'était rendu compte qu'il y avait beaucoup de fric à se faire à ouf ; les escrocs sont toujours attirés par le pognon au black. Et le principe de base d'une escroquerie bien balancée, intelligente, c'est de voler un voleur. Il ne peut pas porter plainte et on a la conscience tranquille ! Enfin, jouer sur la faiblesse humaine quoi...

Il s'était attaqué à la Poste !

Le principe était très simple... L'âme des hommes était ainsi faite qu'il pensait que personne, non jamais personne ne résisterait à un petit vol sans aucun risque de se faire prendre. Certes, il était un chouïa misanthrope, mais il avait à de multiples reprises testé ses semblables et il n'avait jamais été déçu. Il en était sûr, le bipède était mauvais et peu fiable de nature. Comme le prétendait Mark Twain « Peu importe qu'il soit blanc, noir, jaune ou indien. Il suffit qu'il soit homme, il ne peut rien être de pire ».

Un jour lui était arrivé par la Poste un colis qu'il s'était fait envoyer. Il s'agissait d'un exemplaire rarissime d'un bouquin d'Isidore Ducasse « Les chants de Maldoror ». Une édition publiée à compte d'auteur de 1868, fabriqué par l'éditeur Gustave Balitout Questroy et Cie et signé « Comte de Lautréamont », le pseudo de l'écrivain. Celui-ci n'expérimenta jamais le succès, mais son livre redécouvert par les surréalistes Aragon, André Breton et Philippe Soupault avait connu un come-

back extraordinaire. Il était devenu un bouquin de référence, un objet rare, recherché et onéreux.

Il en avait trouvé un exemplaire en Belgique et l'avait acheté. Bref, quand le paquet lui avait été livré, il s'était immédiatement rendu compte que celui-ci avait été « visité ». En effet, on l'avait subtilement ouvert à l'aide d'un cutter ; la personne n'avait manifestement pas été intéressée et l'avait refermé avec une bande de scotch. Intrigué, il s'était fait envoyer différents colis qui contenaient certaines fois des objets de valeur, genre montre ou bijoux. Ceux-ci avaient quelquefois disparu des paquets. Quelquefois, ce n'était pas automatique. Alors il avait réfléchi et s'était aperçu qu'ils avaient été subtilisés quand les informations étaient explicitées par des renseignements écrits par lui sur les paquets.

Il en avait conclu qu'une bande de voyous était à l'œuvre, certainement au niveau du tri postal, et prélevait ce qui les intéressait.

— Bien joué les gars !

Comment utiliser cette information ?

Qu'est-ce qui avait une très grande valeur, ou en tous les cas, qu'est-ce qui pouvait sembler en avoir ? Les montres de collections ? Trop fragiles ! Continuer avec les livres anciens ? Les objets rares ? Les pierres précieuses ? Ça ne marcherait pas, trop cher, la Poste ne les assurerait jamais ! Il fallait trouver un produit qui tout en étant cher, restait possible.

Et puis un jour, dans un restaurant, on lui avait servi des truffes... et il avait eu la révélation.

Il s'en était procuré mais de mauvaise qualité, des bouts sans valeur. Puis, il les avait placées dans un petit carton avec de minuscules trous avant de coller dessus une étiquette « Fragile ! Truffes ! » et se les était fait envoyer par la Poste. Au guichet il avait demandé...

— Je voudrais assurer cet envoi...

Le postier n'avait pas tiqué.

— Bien sûr Monsieur, pour quelle somme ?

— Le maximum !

Et voilà, le tour était joué... Comme le colis n'était jamais arrivé – la tentation avait été certainement trop forte pour les hommes du tri – il s'était fait rembourser un paquet de pognon. Il n'avait renouvelé l'escroquerie que trois fois en six mois, estimant qu'au-delà les flics de la Poste auraient ouvert une enquête. Il n'avait pas envie de faire des vagues dans les petites magouilles des employés des P.T.T. Au fond, tout cela était assez minable, et puis ces hommes et ces femmes étaient tellement mal payés qu'il ne leur en voulait pas de mettre un peu de beurre dans leurs épinards...

Il s'appelait Rudolph Pélican. C'était un patronyme qui, accolé à son nom de baptême... ouais, un tel prénom avec ce nom d'oiseau ridicule, aurait pu prêter à sourire, pourtant personne n'y songeait...

C'était un sportif. Un qui pulvérisait les temps officiels, qui rajoutait un ou deux centimètres à la barre, qui descendait en dessous de... Habillé on ne voyait rien, il avait un corps musclé mais sans excès et malgré sa légère

claudication, si l'on y regardait de plus près, on sentait tout de même le fauve disposé à bondir. De loin, il faisait bien ordinaire. Mais quand on s'approchait de lui, lorsque l'on entrevoyait le fond de ses yeux, on était pris d'une envie soudaine d'aller voir ailleurs. On frissonnait et, sans pouvoir détourner le regard, on se demandait quelle drôle d'idée on avait eue de plonger de cette façon les yeux dans ceux de cet homme qui vous glaçait les sangs. Pourtant, ce n'était pas la couleur bleu ciel qui provoquait chez tous les mortels, femme et enfant compris, cette panique, ce besoin de vous enfuir à toute blinde... Non, elle était un peu foncée, un bleu turquoise qui aurait pu être comparé à celle du ciel de la côte d'Azur un petit matin d'été. Alors quoi ? Qu'est-ce qui faisait que votre désir le plus urgent était de détourner le regard en grommelant ? En fait on ne savait pas trop, sans doute cette fixité inquiétante, l'homme vous observait sans ciller avec constance. Il pouvait rester ainsi plusieurs minutes, c'était comme un face à face avec la démence. Le sang, la violence, le crime, la folie meurtrière, étaient gravés dans ces yeux-là.

Et vous ne vous seriez pas trompé...